Document generated on 05/09/2025 3:33 a.m.

Anthropologie et Sociétés

# Présentation

Ellen Corin and Renaud Santerre

Volume 6, Number 3, 1982

Vieillir et mourir : repères et repaires

URI: https://id.erudit.org/iderudit/006095ar
DOI: https://doi.org/10.7202/006095ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Corin, E. & Santerre, R. (1982). Présentation. *Anthropologie et Sociétés*, *6*(3), 1–5. https://doi.org/10.7202/006095ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# PRÉSENTATION

**Ellen Corin et Renaud Santerre**

Un trait commun aux articles rassemblés ici est qu'aucun d'entre eux ne se présente comme l'exposé d'un savoir qui permettrait, en fin de lecture, d'effectuer une sorte de totalisation, même provisoire, du thème « vieillir et mourir ». Chacun d'eux pose question, chacun à sa manière et à partir d'un lieu spécifique; la convergence de ces questions devrait permettre d'indiquer des repères pour développer une problématique anthropologique du « vieillir et mourir ».

Un autre trait commun aux articles présentés est qu'ils concernent essentiellement le statut du vieillissement et de la mort dans les sociétés occidentales et plus particulièrement, dans certains cas, la société québécoise : soit directement, parce que cette dernière constitue le cadre matériel dans lequel s'inscrivent les données dont nous parlent les auteurs; soit indirectement, parce qu'une question posée ailleurs, chez les Cuiva par exemple ou à partir du lieu des études interculturelles dans leur ensemble, rebondit et nous amène à nous interroger sur les prémisses qui ont fondé les études anthropologiques du vieillissement.

Enfin, au moment où les études sur le vieillissement deviennent de plus en plus à la mode, et de plus en plus nombreuses, nous avons choisi de ne pas mettre l'accent sur la présentation de données ethnographiques, qui prendraient place dans l'ensemble des informations déjà disponibles comme si cette place ne posait pas en soi question. Nous avons souhaité un point d'arrêt et nous interroger sur la portée et le statut de ces études elles-mêmes.

Le fait d'avoir réuni sous un même thème des articles sur le vieillissement et d'autres sur la mort constitue un des repères proposés pour guider les réflexions. Nous ne voulons pas signifier par là que vieillesse et mort seraient équivalents ou que la vieillesse n'aurait de sens que dans son rapport à la mort ou comme passage vers la mort. Le vieillissement et la mort nous paraissent cependant liés à deux niveaux différents : à celui de l'ambiguïté de la manière dont notre société les marque et à celui des connotations qu'ils partagent sur le plan culturel et qui permettent de rendre compte de cette ambiguïté.

*Anthropologie et Sociétés* 1982, vol. 6 no 3 : 1-5

Au premier de ces niveaux, on peut dire que le « vieillir » et le « mourir » ont acquis une visibilité croissante au cours de ces dernières années : comme objets de savoir que s'approprient de nouvelles catégories de scientifiques définis par un champ matériel et non plus par une perspective ou une approche : les gérontologues et les thanatologues; comme objets de pratique, à travers leur mise en exergue comme lieux ou moments-cibles de l'intervention de plusieurs catégories de professionnels. Parallèlement, comme le relève Francine Saillant à propos de la mort, la signification profonde de ces deux moments-clé et leur portée d'interpellation pour l'individu et pour le groupe se trouvent évacuées ou mises en suspens. Il apparaît important dans ce contexte qu'un discours anthropologique puisse en effectuer la retotalisation, intégrant les dimensions occultées du discours individuel et collectif face au vieillissement et à la mort et en dévoile les référents culturels.

Au second niveau, on peut faire l'hypothèse que ce qui est sous-jacent au déni de la dimension significative du vieillir et du mourir est le fait que tous deux indiquent à la fois la relativité et les limites des valeurs culturellement centrales dans notre société : le rendement, l'efficacité, la maîtrise du corps. On pourrait aussi concevoir avec Lasch que ces références elles-mêmes se trouvent dépassées dans la crise actuelle des sociétés occidentales; les refus du passé, de la vieillesse et de la mort constitueraient dès lors un même versant du désespoir dans une société qui se sent de plus en plus incapable de faire face à son avenir.

L'encapsulement de ces deux moments de la vie, en tant qu'objets « montrés-cachés », tend à se traduire par un enclavement des lieux où ils se vivent (résidences spécialisées, mouroirs), qui prennent ainsi une connotation de repaires, et par celui des connaissances qui les concernent, dont l'articulation avec les disciplines classiques a du mal à se faire. Ellen Corin avance donc l'idée que la marginalité des études sur le vieillissement dans la pensée anthropologique est le reflet de la marginalité de la position des personnes âgées dans nos sociétés.

Dans ce contexte, l'objectif visé par ce numéro est de fournir des repères permettant d'ouvrir ce champ, d'en montrer les enjeux et de recontextualiser différemment les questions posées.

Les deux études qui ont le caractère le plus démonstratif à cet égard sont celles qui portent sur la mort. Le caractère plus centré de leur objet — le discours sur le cancer-mort dans un service spécialisé dans un cas, les rituels de la mort dans l'autre, leur permet de mieux cerner la manière dont opère l'articulation entre niveaux : culturel et social, institutionnel et relationnel, collectif et individuel. Chacun montre que de la mort ne filtre que ce qui est « entendable » par le monde des vivants. Le rapport à la mort passe ainsi par une série de médiations qui en font avant tout un discours sur la société plus que sur l'événement lui-même; c'est ainsi que la part de plus

en plus grande des agents spécialisés dans la gestion de la mort nous renvoie aux modes de gestion dominants dans la société des vivants et aux nouvelles formes du contrôle social.

Raymond Lemieux montre que la structuration de l'expérience de la mort agit à un double niveau : au niveau du groupe familial, où le creux laissé par la disparition de l'un des membres est l'occasion pour le groupe de réaffirmer ses propres repères et de redistribuer ou de confirmer les positions sociales; au niveau sociétal, qui restreint de plus en plus l'espace dans lequel peut opérer cette restructuration sociale et qui tend à l'ordonner de l'extérieur, à partir d'une rationalité qui lui est propre. L'auteur montre comment les nouveaux rituels de la mort illustrent la marginalisation du groupe, dans son aspect de producteur social, par rapport à l'institution.

Francine Saillant pose la question de l'impact que cette gestion culturelle et institutionnelle de la mort a sur les personnes elles-mêmes et sur leur possibilité de greffer un discours significatif à l'événement qu'elles vivent. Elle montre que le cancer condense la charge symbolique extrêmement forte associée à la mort et est, de ce fait, frappée du même interdit de silence par notre culture et, plus particulièrement, par l'institution. C'est de biais seulement, et en empruntant le discours officiel sur le cancer popularisé par les médias, que peut s'énoncer un discours personnel sur le cancer, qui permet à l'individu d'effectuer une retotalisation de son existence sous une forme qui soit recevable par le groupe.

Les différents articles qui portent sur le vieillissement sont plus hétérogènes. Leur diversité reflète la multiplicité des dimensions à prendre en considération pour construire une anthropologie de la vieillesse. Deux d'entre eux visent à remettre en question le statut des études anthropologiques sur les personnes âgées; le troisième et une note de recherche indiquent quelques balises concrètes, extérieures au champ comme tel mais qui peuvent servir de fil conducteur pour la formulation d'une problématique anthropologique. Une note de lecture présente certaines études classiques qui illustrent les deux lignes suivant lesquelles se sont développées jusqu'à récemment la plupart des études anthropologiques sur le vieillissement : les études interculturelles et, dans nos sociétés, les études portant sur les résidences spécialisées pour personnes âgées.

En partant des données qu'il a recueillies auprès d'une population amérindienne de chasseurs-cueilleurs de Colombie, Bernard Arcand montre que les Cuiva n'identifient pas les personnes âgées à une catégorie sociale caractérisée par un certain nombre d'attributs et différenciée d'autres catégories sociales dans la société. Cette constatation entraîne la remise en question du fondement logique sur lequel s'appuient les études interculturelles. Celles-ci prennent pour acquise l'existence universelle de la catégorie « vieillesse » et cherchent à identifier les variables socio-culturelles associées à des différences de statut social des personnes âgées. Bernard Arcand

montre que la question de la dimension culturelle du vieillissement doit être posée à un niveau plus fondamental, celui des prémisses culturelles qui amènent une société à mettre en exergue un trait physiologique particulier — le vieillissement biologique — pour en faire un principe de différenciation sociale. Ceci le conduit à un autre regard sur la littérature gérontologique portant sur certains aspects de la position des personnes âgées dans nos sociétés et à repérer ce qui constitue la spécificité de ces sociétés par rapport à la société Cuiva.

Ellen Corin va dans le même sens dans sa revue de littérature. Elle s'interroge sur la place restreinte des études sur le vieillissement en anthropologie. Cette place lui apparaît marginale d'une double façon : ces études ont peu manifesté le souci de s'articuler aux questions théoriques posées par l'anthropologie, et les conclusions qu'elles génèrent ne sont pas, ou peu, reprises dans les débats anthropologiques. Il faut puiser à l'extérieur de l'anthropologie certaines données ou certaines analyses qui permettent d'ouvrir différemment le champ des études anthropologiques dans ce domaine. Dans ce contexte, l'auteur propose deux lignes de développement qui se rejoignent au niveau de l'accent placé sur la notion d'articulation : articulation entre repères culturels et expérience individuelle, où les données sur les conditions du vieillissement dans notre société éclairent certains aspects importants de notre fonctionnement social et certains de ses effets opératoires sur les personnes et sur les groupes; articulation aussi entre les domaines biologique, psychologique, social et culturel, que le vieillissement permet d'aborder de manière privilégiée en raison du caractère général de son occurrence, de la diversité des facteurs qui l'influencent et de la multiplicité des formes concrètes de vieillissement qui s'élaborent sur cette base.

Toutefois, le vieillissement n'est pas uniquement révélateur des lignes de force du fonctionnement social. Le vieillissement d'une société a sa dynamique propre, même si elle dépend de nombreux facteurs sociaux. Jean Crête et Réjean Landry s'interrogent sur les effets possibles du vieillissement sur le fonctionnement de la population québécoise. Les auteurs abordent cette question générale sous un angle particulier, celui des comportements de vote des citoyens âgés et leur impact possible sur les orientations politiques des gouvernements. Un examen minutieux des données disponibles permet aux auteurs de mettre en question certaines des croyances couramment répandues sur les comportements électoraux de la population âgée, plus particulièrement son manque d'intérêt pour la politique qui se reflèterait dans un plus grand taux d'abstentionnisme, ou sa tendance au conservatisme qui serait elle-même un reflet de l'insécurité liée au fait de vieillir. Cette question de l'orientation politique des personnes âgées renvoie à une crainte plus diffuse qui lui est sous-jacente et concerne la possibilité que des groupes définis culturellement comme minoritaires (les femmes, les immigrés, les jeunes...) n'exercent une influence sur le destin de ceux qui se définissent comme majoritaires; elle constitue à ce titre une des compo-

santes de l'attitude culturelle à l'égard des personnes âgées. Les analyses des auteurs montrent le caractère partiellement mythique de ces craintes. La note de recherche présentée par Renaud Santerre est un autre exemple de la manière dont l'analyse de données statistiques peut contribuer à la formulation de questions pertinentes pour l'anthropologie. La recherche présentée s'interroge sur deux particularités de données démographiques relatives à la composition de la population âgée dans deux milieux ruraux du Québec : l'importance du taux de masculinité observé, et qui augmente avec l'âge, et celle du célibat masculin dans un des deux milieux. L'auteur présente brièvement la démarche de son analyse en montrant comment elle va et vient entre les données disponibles et la formulation d'hypothèses.

La vieillesse et la mort se donnent donc dans ce numéro de la revue comme des objets à penser plus que comme des objets de savoir. Pour développer une réflexion plus adéquate sur les formes culturelles du vieillissement dans nos sociétés, il faudrait accorder plus de place, comme le signale Bernard Arcand, aux contraintes matérielles et idéologiques attachées chez nous au fait d'être âgé.